

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. AKORIEU, Administrateur-Délégué.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE MARIAGES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Do: 1 novembre 1912

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. A. L. Claudel, 915 rue Canal, N. O. Lne. Fahrenheit. Centigrade 7 h. du matin... 64 16

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Le Passeur, J. Bert de Julienne. Les Bombes Volées, Paul Ginstey. Le Malheur de Mail Borel. Pour Bien Manger. Quelques Trucs ingénieux pour ceux qui ont une Tendresse à oublier ce qu'ils ont à faire. Les Timbres allemands ne portant pas d'effigie. Ce qu'est un Hôtel moderne. La Petite Suppléante, Andrée Violis. La Belle-Mère est en train de se modifier. Le Bon Sénéchal, Léo Charletie. L'Etranger, Frédéric Boutel. Allo, Allo! René Maizeroy. Mademoiselle Perpétue, Adolphe Aderer. Y a-t-il un plat qui vous fait horreur?... Si oui, vous êtes atteint de Siphophilie. Chronique Scientifique. - Evolution humaine. Cuisine. Ame de Femme, feuilleton du dimanche. Mondanités, Chignons. L'actualité, etc., etc.

INFORMATIONS.

Les correspondants de guerre accrédités auprès des diverses puissances viennent d'être admis à suivre les armées et à rendre compte des opérations. Nous allons peut-être savoir ce qui se passe en Orient. Il est difficile, pour le moment, de s'en faire une idée. On s'étonne même qu'à une époque où la science accomplit tant de merveilles, supprime la distance et le temps, fait en une seconde franchir à la pensée les

montagnes et les mers, transmet d'un bout du monde à l'autre la victoire d'un boxeur ou d'un cheval de course, on puisse rester huit jours sans nouvelles certaines d'événements qui mettent aux prises cinq peuples de la vieille Europe, et auxquels tous les autres se sentent intéressés.

Depuis une semaine, le lecteur, en ouvrant son journal, y trouve régulièrement deux dépêches symétriques: l'une, de source turque, proclame une victoire turque; l'autre, de source bulgare, serbe ou monténégrine, crie un triomphe bulgare, serbe ou monténégrin. A cette différence près, le fait d'armes est le même: il se produit au même lieu, le même jour, à la même frontière, anéanti une place, fait 3,000 prisonniers, chanté le "Te Deum," mais impossible de savoir dans quel sens a été franchie la ligne de la douane et si l'on a remercié Jésus-Christ ou Allah.

Des vieillards, des enfants ont été massacrés, des femmes mises à mal. On donne d'affreux détails. Les vainqueurs ont coupé la tête à un captif, le poing à un second et empalé le troisième; ce qui prouverait en somme leur modération, car rien n'empêchait de faire tout cela au même. N'importe: Stamboul dénonce l'atrocité bulgare, tandis que Sofia accuse la barbarie des Turcs.

On s'effraye de penser aux émotions qui pourraient nous attendre si nous devions écouter les seuls belligérants. D'autant que les agences, dépourvues de nouvelles authentiques, accueilleraient sans contrôle les rapports les plus invraisemblables, dans leur désir de contenter le public qui veut avant toute chose se sentir renseigné, fût-ce inexactement. Nous lirions le récit d'une bataille navale, où les avisos turcs auraient été coulés, sur le lac de Scutari, par les dreadnoughts monténégrins et nous verrions le lendemain les colonnes ottomanes donner l'assaut à celles du Parthénon.

Déjà, nous vient d'Athènes une curieuse dépêche. Le bruit court sur l'Agora que des médecins sont partis de Constantinople, portant dans des boîtes des germes de choléra, de peste et de typhus afin de répandre la contagion dans l'armée achéenne. S'il en était ainsi, la Jeune Turquie pourrait se glorifier d'avoir inauguré la guerre vraiment moderne. Quel pas depuis l'Illiade! quel changement même depuis les plus récentes campagnes!

Nous étions habitués à nous figurer le médecin-major, marchant derrière les troupes au pas paisible de son cheval blanc; dans sa giberne débonnaire, il n'avait que les drogues qui guérissent ou le fer qui tranche pour sauver. Le voyez-vous fonçant à l'avant-garde, au galop d'une bête furieuse et jetant autour de lui la mort à pleins bœux?

Il est temps que les correspondants de guerre arrivent sur le théâtre des opérations.

Votre chien ou votre mari, mesdames?

Un des grands quotidiens d'outre-Manche pose à ses lectrices cette question un peu déconcertante: "En cas d'in-

condie ou de péril grave, qui sauveriez-vous en premier lieu: votre mari ou votre chien?" Voilà qui est bien flatteur pour les maris.

Une entente internationale pour réglementer la boxe professionnelle.

Fondée depuis dix années déjà, la Fédération française de boxe et de lutte recherche depuis sa création, peut-on dire, la possibilité d'établir les bases d'une entente internationale pour réglementer le sport de la boxe. Au point de vue amateurs, c'est chose faite depuis quelques années avec l'Amateur Boxing Association de Londres; mais en ce qui concerne les professionnels, ce n'est pas chose facile, pour la simple raison du reste que ni en Amérique ni en Angleterre il n'existe de pouvoirs sportifs faisant autorité en la matière.

A la fin de l'année 1910, le conseil de la Fédération française lança un manifeste pour réunir un congrès international, en mars 1911, à Paris. Personne ne répondit à cet appel.

Et ce n'est que depuis quelques semaines, en réalité, que la situation se précisa heureusement. Sans se décourager, les dirigeants de la fédération poursuivaient leurs démarches en Angleterre et en Amérique, auprès du National Sporting-Club de Londres et de M. Frank O'Neil, président de la Commission athlétique de l'Etat de New York.

Le National Sporting-Club de Londres a fait connaître qu'il était d'accord avec la fédération pour une reconnaissance mutuelle des pénalités infligées aux boxeurs; quant à la Commission athlétique de l'Etat de New-York, elle s'est manifestée après un échange de correspondances et de conversations, en demandant il y a trois semaines la disqualification du boxeur Billy Papke, champion du monde poids moyen, qui doit se rencontrer avec Carpenter au Cirque de Paris.

La Fédération française de boxe a dû répondre à la Commission de boxe de l'Etat de New-York qu'elle était prête à disqualifier Billy Papke, considérant ainsi l'entente faite, mais à la condition que le boxeur américain pût exécuter auparavant les contrats signés postérieurement à la notification de la disqualification et pour lesquels des frais ont été engagés par les organisateurs affiliés à la fédération.

Les épinards artificiels.

L'homme qui était si heureux de ne pas aimer les épinards, "parce que, disait-il, si je les aimais j'en mangerais et que je ne peux pas les souffrir", cet homme avait bien raison.

Les épinards naturels sont déjà peu tentants, mais que dire des épinards artificiels? Car on en fait - horrible chose - s'il faut en croire l'"Intransigeant".

Un de nos amis nous donne une autre explication de sa répugnance pour ce légume vert, - combien vert!

- Dans un quartier excentrique, nous dit-il, j'ai vu un pe-

tit industriel qui achetait tous les vieux tapis de billard. Je lui demandai à quoi il destinait cette friperie: "Sans doute va-t-elle à l'effilottage et se transforme-t-elle ensuite en drap à la mode?"

Non, me répondit l'industriel avec simplicité, ça sert à faire des épinards...

"Se non è vero..." Nous avions déjà, à ce qu'on assure, les vieilles redingotes découpées à l'emporte-pièce et figurant les truffes dans les galantines aux devantures des charcutiers: voici les épinards en drap de billard...

Doutons encore!

La dernière joie de Beethoven.

La "Kölnische Volkszeitung" raconte un épisode peu connu, et peut-être authentique, des derniers temps de la vie de Beethoven. Le grand homme faisait une cure à Baden, à quelque distance de Vienne, quand, désireux de se rapprocher de son neveu, qui habitait alors cette capitale, il partit un matin et voulut faire à pied une longue partie de la route. Vers le soir, épuisé de fatigue, il s'arrêta devant un humble chaumière, priant qu'on lui permit de prendre un peu de repos. La maison était accueillante; on le fit asseoir, on le fit dîner et, le repas fini, on lui offrit le fauteuil du grand-père, au coin de la cheminée. Tandis que la mère et la fille desservant la table, le maître du logis ouvrit un vieux piano, ses trois fils décrochèrent des instruments pendus à la muraille, et tous quatre se mirent à jouer avec une expression si intense que les femmes abandonnèrent bientôt leur travail domestique afin de mieux écouter.

Le voyageur, complètement sourd, n'entendait pas une note, mais la vivacité des physionomies, la hardiesse et la précision des mouvements l'intéressaient visiblement. Le morceau terminé, les concertants se serrèrent amicalement la main, commentant avec enthousiasme les joies que la musique venait de leur donner; puis, reprenant leurs places, ils attaquèrent un second morceau. "Chers amis, s'écria tout à coup leur hôte, que je suis malheureux de ne pouvoir prendre part à votre plaisir! car je n'aime rien tant que la musique. Laissez-moi lire la composition que vous venez de jouer avec une si belle ardeur." Il prit le cahier, lut les premières notes; un sanglot s'échappa de ses lèvres; la brochure roula à ses pieds. Il avait reconnu l'Allegro de la Symphonie en "la." Lorsqu'il put parler: "Je suis Beethoven," dit-il. A ces mots, le père et les trois fils s'avancèrent passionnément vers lui et lui prodiguèrent les marques de respect. Il leur tend les mains qu'ils couvrent de baisers. Soudain, il s'assoit au piano, fait signe aux trois jeunes hommes de reprendre leurs violons et achève avec eux la symphonie commencée. Ensuite, il improvise des chants de louange et d'actions de grâces. Les paysans restèrent à l'écouter une partie de la nuit. Le chef de famille l'obligea d'accepter un lit; mais Beethoven, brûlant de fièvre, ne put trouver le sommeil. Il se releva, sortit et marcha les pieds nus dans l'herbe. Il demeura longtemps dehors; quand il rentra, il était glacé. On fut chercher un médecin qui le ren-

voya en toute hâte à Vienne. Une congestion pulmonaire se déclara bientôt qui, aggravée par l'hydropisie, emporta le grand homme quelques semaines après.

OPERA FRANÇAIS.

Encore un événement artistique, ce soir au théâtre de la rue Bourbon. On y donne *Mignon*, le délicieux poème lyrique de Massenet, qui, on le sait, est un des opéras préférés de notre public.

Cette pièce servira de début à Mlle Yerna, chanteuse légère, à M. Putzani, ténor de traduction et à M. Brunat, baryton, trois artistes qui sont arrivés à la Nouvelle-Orléans précédés de la meilleure réputation.

Il faut donc s'attendre à une salle comble, pour ces trois débuts.

Demain dimanche, grande matinée: *La Juive*, avec les premiers sujets de la troupe, c'est à dire la même distribution que jeudi soir.

Dimanche soir, débuts de la troupe d'opérette dans *Les Fédérés*, pièce désopilante qui, on s'en souvient, a obtenu l'année dernière le plus grand succès sur notre scène de la rue Bourbon.

Le premier rôle, celui du roi Léopold, sera tenu par M. Gamy, un excellent comique qui n'est pas un inconnu pour notre public.

La vente des places pour ces deux représentations de dimanche est fort active, aussi peut-on s'attendre à voir une salle archicomble en matinée et le soir.

Nous avons reçu hier l'agréable visite de deux artistes de la troupe, M. M. Brunat, baryton d'opéra comique et M. E. Francis, ténor d'opérette.

TULANE.

La comédie musicale "Madame Sherry" qui est donnée cette semaine au Tulane, est interrompue, avec un tel brio que les nombreux spectateurs qui s'y rendent à chaque représentation ne cessent de l'applaudir.

Il y aura matinée aujourd'hui. La semaine prochaine on jouera au Tulane "Elevating a Husband," comédie musicale qui a eu le plus grand succès à New York.

CRESCENT.

Le succès obtenu dès le commencement de la semaine par les "Al. G. Field Greater Minstrels" va en s'accroissant; la salle du théâtre Crescent est pleine à chaque représentation et cela se comprend, quand on a vu ces artistes à l'œuvre.

La semaine prochaine on jouera au théâtre Crescent une pièce toute nouvelle, "A Kentucky Romance," avec Mlle Beulah Poynter, dont le talent a déjà été très apprécié par les habitués du théâtre Crescent.

Il y aura matinée aujourd'hui.

ORPHEUM.

Bien que la semaine touche à sa fin, et qu'un grand nombre de personnes soient allées à l'Orpheum, il y avait toute aujourd'hui encore; c'est dire que M. Raul Pereira et son sextuor et que Mlle May Tully, dans sa satire "The Battle Cry for Freedom" ont été très appréciés du public de la Nouvelle-Orléans.

Le programme de la semaine prochaine sera au moins aussi intéressant si on en juge par les artistes qui y figurent.



CIRQUE BARNUM ET BAILEY.

C'est aujourd'hui que le cirque Barnum et Bailey fera son entrée à la Nouvelle-Orléans où jeunes et vieux attendent son arrivée avec un tel brio que les nombreux spectateurs qui s'y rendent à chaque représentation ne cessent de l'applaudir.

La grande parade habituelle commencera à 10 heures et partant de White City, elle suivra l'avenue Tulane jusqu'à la rue Rempart qu'elle prendra pour se rendre à la rue Canal et aller jusqu'à la rue Magasin, elle remontera la rue Canal, et passera par les rues Dorgenois, Bienville et Broad et la rue Carrollton pour se terminer à White City.

Chaque représentation commencera par le spectacle "Cleopatra," qui a été préparé avec le plus grand soin; musique, ballet et costumes. L'illusion est telle que les spectateurs se croient transportés au temps de Marc Antoine et de Cléopâtre.

Parmi les principaux artistes se trouve Mlle May Worth, écu-

ère de premier ordre qui fait le saut périlleux en avant sur son cheval; la troupe du Mikado; les champions du jin-jitsu; des équilibristes, des acrobates de grand talent, etc., etc.

La ménagerie est des plus considérables et mérite d'être vue, il y a des animaux de toute espèce, depuis l'éléphant et le chameau, jusqu'au chien et au singe.

Tous ces fauves sont admirablement dressés et à eux seuls constituent un spectacle suffisant pour retenir l'attention. Mais la ménagerie n'est qu'une petite partie de l'immense cirque Barnum et Bailey, car il y a vraiment de tout sous ses immenses tentes.

On s'en fera une idée lorsqu'on saura que ce cirque dispose de plus de 700 chevaux et que le personnel compte plus de deux mille hommes, femmes et enfants. Il est du reste inutile de s'étendre sur les mérites de cette organisation unique au monde, le nom seul de Barnum, qui est connu dans les quatre coins de l'Univers suffisant à lui seul à attirer la foule.

Mort de capitaine Van War-

New York, 1er novembre. - Le capitaine Edward Van Wart, qui était le pilote du bateau à vapeur Général Slocum, quand l'incendie qui éclata sur ce vaisseau à Hell Gate, le 15 juin 1904, causa la mort de plus de 1,000 personnes, est décédé à sa résidence, à Brooklyn, à l'âge de 73 ans.

Mortres et suicide.

Walnut Ridge, Ark., 1er novembre. - Pendant un accès de folie temporaire, Marcus Collier, un négociant marquant d'ici, a

tué d'un coup de feu sa sœur, Mme A. L. Poe, a blessé mortellement sans doute sa femme et s'est ensuite suicidé.

Pendo pour mortre.

Wethersfield, Conn., 1er Novembre. - George Redding Jr, de New Haven, a été pendu hier matin, dans la prison de l'état. Il avait tué le 24 février Morris Greenberg, un marchand de fruits ambulancier pour le voler. Redding est entré dans la chambre d'exécution à 12 h 5, il a été déclaré mort à 12 h 19.

Feuilleton

-DB-

L'ABELLE DE LA N. O.

DU SANG

DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR DANIEL LESUEUR

DEUXIEME PARTIE

L'un contre l'autre

— Alors?... Pourquoi serais-je plus lâche que vous? Je ne vous ferai pas l'injure de trembler pour votre personne. Je vous aime, Boris. Voulez-vous de moi le serment que, si j'ai le malheur de vous perdre, je n'épouserai personne autre? Cependant, Mead Carrington ne vous conseillera jamais de faire devant des menaces.

— Le Kasse la regarda passionnément.

— Vous êtes très chic! dit-il en français.

— Il ne trouvait pas d'autre mot. L'accent qu'il y mit satisfaisait sa fiabilité.

— Parlez-moi ouvertement, de manda-t-elle. Quels sont les gens qui veulent vous tuer?

— Des êtres vagues... anarchistes, échappés de bagues...

— Pourquoi s'en prennent-ils à vous?

— Mon père occupa un gouvernement militaire en Sibérie.

— Ça veut dire?

— Mon Dieu!... Il exerça peut-être quelques sévérités.... Je ne sais. De son temps, la discipline était un peu rude.

— Il avait raison de l'appeler ça des bandites. Et ces grands vous en rendent responsable?

— Oh! Ils extermineraient tout ce qui les déplaçait.... Peut-être m'ont-ils désigné parce que je suis prince, et officier.... J'ai en moi-même l'occasion de servir, dans des bagarres révolution-

naires.... Si je vous parle de mon père, c'est qu'il m'est revenu à la mémoire....

— Quel don?

— Un rapprochement. On m'a donné le nom d'une femme, qui serait parvenue énergiquement, et particulièrement courageusement moi. A la réflexion, je me suis souvenu que mon père a eu des ennemis, à cause de sien à elle....

— De moins j'établis le rapport! Qu'est-ce que cet individu?

— Un condamné politique. Mon père l'avait fait passer par la voie verte.

— Bon! Et en fille veut vous assassiner à cause d'une promesse?.... La voie verte... Quel joli mot! On doit être un sentiment excentrique.

— Pas tant que vous pourriez le croire. L'homme qu'on y mène a les mains attachées à un canon de fusil. Il est ainsi tiré par deux sergents entre une double baie de gendarmes armés de baguettes. Les baguettes, qui sont vertes, c'est à dire fraîches et sèches, tombent peut-être un peu violemment sur le dos du promeneur.... Quand il arrive au bout....

— Il n'a plus de peau sur le dos, observe lady Mead avec un sourire délicieux de ses lèvres roses.

— Je ne vous l'aurais pas dit.

— Bah!.... En Angleterre, le "cat o'mine tail" travaille aussi bien sur l'échine des "raucals"

— Ah! c'est que l'homme dont il s'agit n'était pas un vulgaire châtiment, au raucal, comme vous l'entendez. Il se trouvait à bagues pour ses écrits: De plus, on lui a découvert je ne sais quelle origine aristocratique. Les nobles ne devant pas subir de châtements corporels, l'incident occasionna quelque grabage. Mon père demanda un échangeant.

— Bon! Et maintenant la fille veut vous tuer. Voilà qui est compréhensible. Votre père a fait foncter le sien, qui était un écrivain et un gentilhomme....

— Et le est très bien, cette fille.... Comment dites-vous tout à l'heure.... "Très chic!" Seulement, ce n'est pas une raison pour vous laisser assassiner.

— Surtout par une femme, Mead. Ce serait ridicule.

— Tous deux risaient.

— Quelle admirable princesse Omiroff vous ferait, me chérie!

— Il s'enthousiasmait à reconnaître sous une fragile et délicate apparence, et dans le bleu miroir de ses yeux d'enfant, une âme aussi solide, froide, altière, avec le minimum de sentiments mentaux, de pitié.

— Ce qu'il méconnaissait, et qui l'édifiât qu'il avait dû se montrer tel qu'il était, - la magnificence droite de l'Anglaise, son esprit de liberté, de justice, - n'intervint pas dans le habituel dialogue.

— Le loup courrait qu'il y avait en Boris ce crut le mâle de cette

jeune lionne.

— Si le temps n'avait manqué, peut-être eût-il commis l'imprudence de se montrer à elle de vantage, de lui révéler ses moyens de combat.

— Heureusement pour son amour il n'en fit rien.

— D'ailleurs, le caractère de sa fiancée lui réservait une autre surprise.

Après lui avoir posé encore quelques questions sur l'alternative d'un duel, dont il lui avait parlé, et à propos de quoi il ne s'expliqua pas, Mead garda un moment le silence.

— Des réflexions profondes l'absorbèrent.

— Ses fils sourcils, en se rapprochant, arrivaient presque à dessiner une ride sur son front par l'effort de la pensée qui les contractait.

— Vous m'inquiétez, mon amour, murmura la princesse. Qu'allez-vous donc résoudre?

— Mettons-nous en selle, je vous prie, demanda-t-elle simplement.

— Les deux mains jointes et ouvertes sur son gazon fleuri, il attendit le poids charmant.

— Elle posa le pied gauche sur ses doigts entrecroisés, attrapa le fourche, s'élança, tandis qu'Omiroff sautait son cheval léger, plutôt qu'il ne sautait le corps agile.

— De nouveau campée en son attitude de centauresse, la jeune fille laissa tomber sur lui son re-

gard droit, limpide.

— Boris, je crains une chose....

— De moment que nous ne pouvons pas partir tout de suite pour nous marier, je vais me trouver forcé de suivre ma mère, qui veut m'emmener en voyage.

— Lady Arthur est donc assez bien pourante pour voyager?

— Ma mère est toujours bien portante lorsqu'elle tient à l'être. Et elle s'est mise en tête de me distraire de mon amour pour vous.

— Y parviendra-t-elle? questionnèrent les yeux ardents de Boris plutôt que ses lèvres.

— Elle n'y parviendra pas. Mais nous serons séparés.

— Pas pour longtemps, dit Omiroff. Vous reviendrez dès que j'aurai débrouillé ces sottises d'affaires.

— Je reviendrai aussitôt que je pourrai.

— Les princes ne trouvaient pas d'objections. A peine parvenait-il à cacher le contentement que lui causait cette absence de ses deux dames, la joie d'avoir les mains libres pour accomplir ce qui lui importait avant tout.

— Esigons-nous, mon adoré. Nous avons toute la vie....

— Nous pouvons patienter quelques jours.

— Ce sera bien quelques semaines.

— En ce cas, je m'arrangerai de façon à vous rejoindre, pour vous voir se fût-ce qu'une heure.

— Ce ne sera pas commode.

— Où donc irez-vous?... En Espagne? au Suisse? dans les forêts norvégiennes?

— Non, dit Mead, au Japon. Le prince est un grand caractère.

— Au Japon?... O'est inouï!... impossible!.... Je vous perdrais.... Je ne le veux pas....

— Vous ne me perdrez pas, dit-elle, toujours calme. C'est un petit voyage.

— Un moment, il se demanda si elle le raillait.

— Et, pour la première fois, tandis qu'une onde de fureur soulait l'âme terrible de Sieve, lady Mead observa le mouvement des mâchoires, ce coup féroce de menton, qu'elle n'avait jamais vu, et qui transformait redoutablement l'homme qu'elle aimait.

— L'impression se dura guère. Il revenait à lui.

— Non, sa fiancée ne se moquait pas. Elle considérait seulement la vie de son point de vue anglais, avec la volonté inbranlable de se maintenir au-dessus des événements quand il était démontré qu'on devait lui subir.

— Lady Arthur partirait pour le Japon.

— Et Mead saurait sa mère; du moment qu'elle ne suivait pas son mari.

— Une sonnerie lointaine de trompe fit tressaillir l'amazonne et dresser les oreilles à son cheval Rainbow.

— Qu'est-ce que c'est? Un chasseur pas à courir au mois de